

**SERGE MARTEL**

# L'aventure Alphéenne

**LE RAYON  
FANTASTIQUE**

FORE

# L'AVENTURE ALPHÉENNE

L. 19 3 1960 3309

# • LE RAYON FANTASTIQUE •

EN VENTE

C. S. LEWIS  
LE SILENCE DE LA TERRE

A. E. VAN VOGT  
LE MONDE DES A  
LA FAUNE DE L'ESPACE  
A LA POURSUITE DES SLANS  
LES AVENTURES DE A

ISAAC ASIMOV  
CAILLOUX DANS LE CIEL  
LES CAVERNES D'ACIER  
FONDATION

OSCAR J. FRIEND  
UN MARTIEN SUR LA TERRE

MURRAY LEINSTER  
LE DERNIER ASTRONEF

JOHN TAINE  
GERMES DE VIE  
LE FLOT DU TEMPS

ROBERT HEINLEIN  
L'ENFANT DE LA SCIENCE  
MARIONNETTES HUMAINES  
L'HOMME QUI VENDIT LA LUNE  
DOUBLE ETOILE

FREDERIC BROWN  
L'UNIVERS EN FOLIE

FRANCIS CARSAK  
CEUX DE NULLE PART  
LES ROBINSONS DU COSMOS

EDWARD S. SMITH  
LA CUREE DES ASTRES

G.-H. GALLET  
ESCALES DANS L'INFINI

HAL CLEMENT  
LE MICROBE DETECTIVE

F. G. RAYER  
LE LENDEMAIN DE LA MACHINE

JERRY SOHL  
LA REVOLTE DES FEMMES

P. A. HOUREY  
VUZZ...

FESTUS PRAGNELI  
KILSONA — Monde Atomique

GEORGE O. SMITH  
LA FLEUR DIABOLIQUE

STANLEY WEINBAUM  
LA FLAMME NOIRE

RAYMOND F. JONES  
LES SURVIVANTS DE L'INFINI

KURT SIMAK  
CHAINE AUTOUR DU SOLEIL

JACK WILLIAMSON  
LES DENTS DU DRAGON  
LA LEGION DE L'ESPACE

PHILIP ST JOHN  
SATELLITE No 1

J. AMILA  
LE 9 DE PIQUE

C. L. MOORE  
L'AVENTURIER DE L'ESPACE

FRANÇOIS PAGERY  
EMBUCHES DANS L'ESPACE

H. KUTTNER  
VENUS ET LE TITAN

F. POHL et C. M. KORNBLUT  
PLANETE A GOGOS

SERGE MARTEL  
L'ADIEU AUX ASTRES  
Prix Jules Verne 1958

RAY CUMMINGS  
LE MAITRE DU TEMPS

Fritz LEIBER  
A L'AUBE DES TENEBRES

GERARD KLEIN  
LE GAMBIT DES ETOILES

MATTEO et F. TAVERA  
L'OGIVE DU MONDE

DANIEL DRODE  
SURFACE DE LA PLANETE  
Prix Jules Verne 1959

NATHALIE CHARLES HENNEBERG  
LA ROSÉE DU SOLEIL

LIEUTENANT KIJÉ  
LA GUERRE DES MACHINES

SERGE MARTEL  
PRIX JULES VERNE 1958

# L'AVENTURE ALPHÉENNE

367  
mars 73  
—

15' Y<sup>2</sup>  
10750  
(57)

HACHETTE

L'AVENTURE  
ALPHÉENNE



© *Librairie Hachette* 1960.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

## LE RAYON FANTASTIQUE

vous présente

LA SCIENCE-FICTION

### QU'EST-CE QUE LA SCIENCE-FICTION?

*Comme son nom l'indique, un mélange de réalité et d'imagination. C'est l'aventure de demain....*

### DEPUIS QUAND EXISTE LA SCIENCE-FICTION?

*Personne ne peut le dire. Elle est aussi ancienne que la fantaisie. Platon, Cyrano de Bergerac, Voltaire, Edgar Poe, Jules Verne en ont fait bien avant que le mot soit inventé, en 1926, par l'Américain Hugo Gernsback.*

### A QUI S'ADRESSE LA SCIENCE-FICTION?

*A tous les lecteurs curieux de nouveau et d'évasion intelligente. Ce qui ne l'empêche pas de compter de grands savants parmi ses fidèles lecteurs.*

### LA SCIENCE-FICTION EST INSTRUCTIVE.

*On peut même dire que c'est le plus instructif des genres littéraires. Ses lecteurs apprennent bien des choses qu'ils n'auraient jamais sues sans elle.*

### LA SCIENCE-FICTION DÉVELOPPE L'IMAGINATION.

*En entraînant ses lecteurs dans un domaine sans limite où l'esprit peut vagabonder à travers l'espace, le temps et les dimensions. Elle ne connaît pas d'« impossible ». Elle prévoit la réalité toute proche, peut-être.*

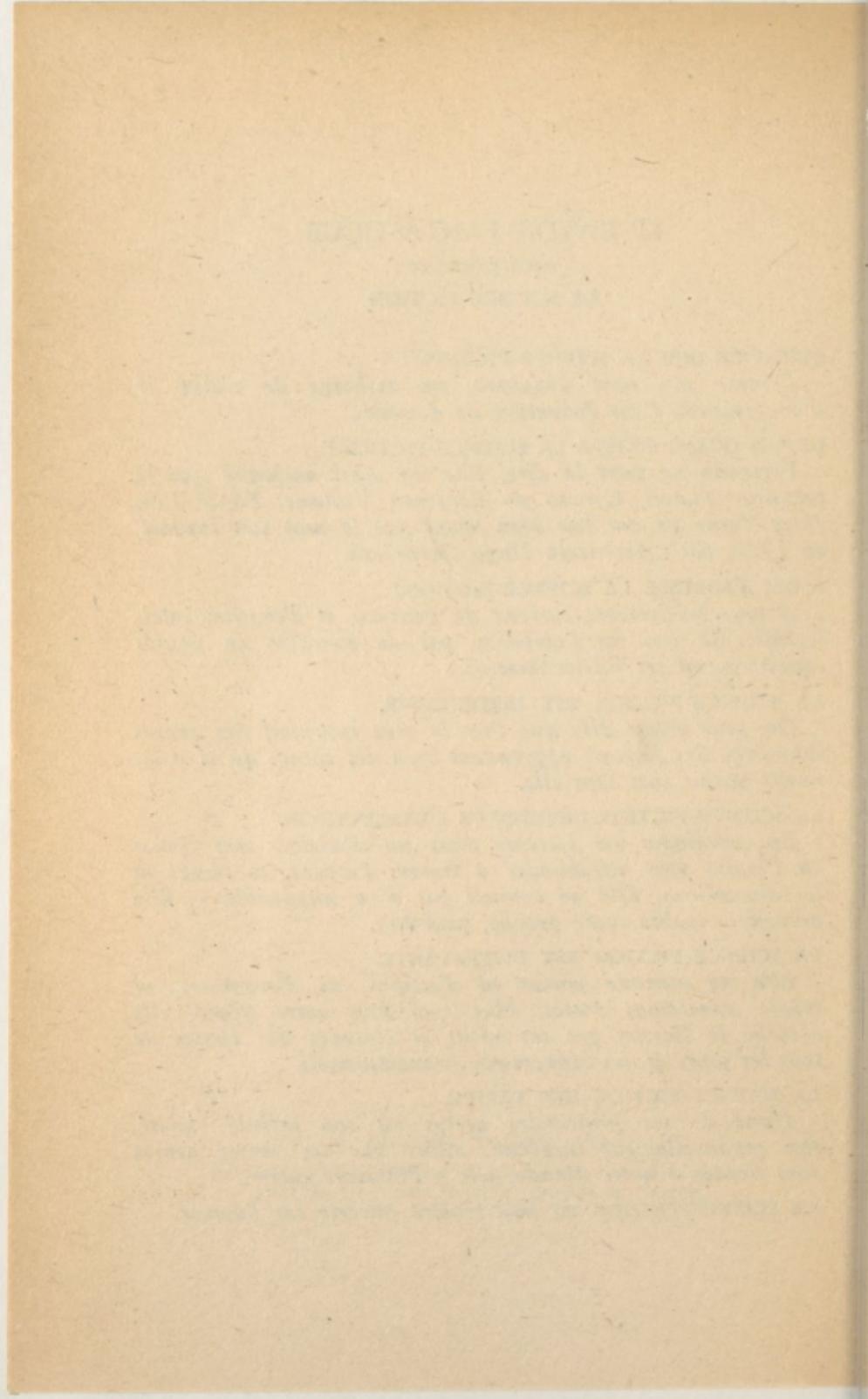
### LA SCIENCE-FICTION EST DISTRAYANTE.

*Elle ne manque jamais ni d'actions, ni d'aventures, ni même d'émotions fortes. Plus que tout autre genre, elle absorbe le lecteur par ses récits si éloignés des choses de tous les jours et des événements conventionnels.*

### LA SCIENCE-FICTION EST VARIÉE.

*L'une de ses principales vertus est son infinie variété, son renouvellement incessant. Alors que les autres genres sont limités à notre Monde, elle a l'Univers entier.*

*LA SCIENCE-FICTION est une fenêtre ouverte sur l'avenir.*



GÉMINE ouvrit la fenêtre, se pencha au-dehors et appela :  
« Ani! »

La baie parut soudain plus petite : Gémine était corpulente et l'obstruait presque complètement.

Mone Réchin, la voisine, était entrée en passant, poussée par la curiosité plus que par l'amitié. Comme d'habitude, elle s'était assise près de la large table de bois blanc qui occupait le centre de la cuisine. Et Mone se disait pour la centième fois que Gémine ferait bien de prendre quelques-unes de ces pilules amaigrissantes dont elle-même usait depuis deux semaines : positivement, le résultat était miraculeux.

En dépit de tout ce qu'elle s'était promis de ne pas dire, Mone ne put résister à la tentation de se mêler de ce qui ne la regardait pas. Avec la ferme intention de convaincre sa voisine, elle ouvrit la bouche. Mais de nouveau, l'autre appelait sa fille.

Du jardin, monta une voix fine, presque aigrette :  
« Je suis là, maman!

— Va me chercher des tomates. »

Gémine précisa le nombre, la taille, la couleur des légumes qu'elle désirait; elle indiqua aussi l'endroit où il convenait de les prendre, comme si, dans la maison, elle était la seule à savoir où ils poussaient.

La visiteuse se lamenta une fois de plus : ces Maniat

étaient indécrottables! Gentils, certes, obligeants, mais farouchement attachés à leurs mœurs de sauvages. Une preuve supplémentaire : ils cultivaient eux-mêmes leurs légumes. Et les centres agricoles? Est-ce qu'ils n'en connaissaient pas l'existence?

Mone Réchin ne put en supporter davantage. Comme Gémine revenait à ses fourneaux, qui n'étaient même pas équipés de robots-cuiseurs, elle se prépara à prendre congé.

Elle se voyait déjà racontant à son époux, le soir même, cette scène édifiante et savoureuse :

« Elle faisait la cuisine! Elle cuisait des aliments! Pas des concentrés, non : des aliments! Tu te rends compte, Vic? »

Comme il rirait! Cela le distrairait un peu. Depuis qu'il travaillait au centre de Télé-Trois-D, aucun programme ne le satisfaisait plus. Il envisageait même de lire et cela, Mone n'y tenait pas : il n'était déjà pas tellement bavard.

Oui, elle lui parlerait du jardin\* des Maniat et d'Andy qui, certains jours, retournait la terre pour y semer des graines de toutes sortes.

« Ce sont des anormaux, tu sais, Vic. »

Car en plus des tomates, dans ce jardin qu'on aurait bien mieux fait de plastifier, poussaient aussi des carottes, des haricots, des poireaux, des pommes de terre.

Mone s'imagina au milieu de cette surface lisse et propre, allongée sur des coussins moelleux, à ne rien faire, à ne pas penser. Elle aurait seulement un Géhon bien frais à portée de la main.

Sa maison à elle était sans tache, sans poussière, sans odeur.

Elle sortit de son rêve. Elle formula un au revoir assez sec et se dirigea vers la porte.

« Attendez », dit Gémine.

Elle ne soupçonnait pas sa voisine de nourrir à l'égard de sa façon de vivre de tels griefs.

« Attendez : Ani va revenir avec les tomates, et si vous en voulez quelques-unes....

— Non, merci bien », déclina vivement Mone Réchin.

Elle passait le seuil quand, les bras chargés de tomates rouges, bien mûres, Ani surgit en trombe et faillit la renverser. L'incident amusa tant la fillette qu'elle prit à peine le temps de s'excuser. La voisine avait déjà traversé le jardin qu'elle l'entendait rire encore.

Ani détestait sincèrement Mone Réchin. Elle la devenait jugeant sévèrement et critiquant tout ce qui n'était pas son monde à elle et ses propres habitudes. Et la fillette, très éveillée pour ses douze ans, ne pardonnait pas à cette femme revêche son attitude méprisante.

« Sa maison? Ah! oui, parlons-en! elle est triste, sa maison. Il n'y a même pas d'enfant! »

Ce jour-là, la benjamine des Maniat avait revêtu ce qu'elle appelait sa « tenue de campagne » : un pantalon d'un bleu passé et une veste de Pat, son frère, qui flottait autour d'elle comme une cape. Aux pieds, une paire de bottes courtes, chauffantes, à l'origine, mais dont les piles n'avaient pas été remplacées; sur la tête, un chapeau-récepteur en forme de cloche et peint d'un jaune agressif.

« Tu seras folle dans deux ans d'ici, répétait la mère. Oui, tu seras folle si tu persistes à te mettre sur le crâne cette maudite radio qui ne serine que de la musique idiote. Encore, s'il diffusait des cours, ce casque!... »

Mais Ani n'entendait que les voix chantantes de son chapeau jaune.

Evidemment, elle ne ressemblerait jamais à sa mère. Elle était fluette. Son visage fin et régulier laissait déjà deviner qu'elle serait aussi belle que sa sœur Cath, sinon plus. Mais plus tard, qui la prendrait au sérieux, avec ses yeux vifs et son nez minuscule?

A certaines heures la plus irritante des gamines et, l'instant d'après, la plus tendre fillette, Ani, souvent, se plaisait à ne montrer à ceux qui l'approchaient que l'enfant espiègle qu'elle était encore. Pourtant, c'était elle qui avait insisté pour que la pièce principale fût

décorée d'un âtre. Un tollé général avait accueilli cette exigence.

« Un âtre! s'était écriée Cath, après que sa jeune sœur lui eut expliqué en quoi consistait la chose. Un âtre! c'est pour le coup qu'on nous montrerait du doigt.

— Il te faudra sans doute aussi la cheminée complète! susurra Pat.

— Forcément, dit la petite, sinon, on ne pourra rien y brûler. Et dans ce cas-là, pas besoin d'âtre.

— Précisément, avait alors répliqué Andy, le père. Le bois, tu sais, maintenant... »

N'importe : Ani usa tant de ses dons de persuasion qu'elle obtint son âtre! En plein XXVII<sup>e</sup> siècle!

A la fin de la première soirée passée devant un feu crépitant, un vrai feu, dont les flammes les hypnotisaient, tous avaient embrassé Ani.

Plantée sur le pas de la porte, la fillette regardait Mone Réchin s'éloigner.

Un jour, quand elle serait grande, bien sûr, elle lui ferait payer cher sa morgue à l'égard des Maniat.

« Et tes cours? lança Gémine.

— J'y vais, maman. »

Ani gagna la chambre qu'elle partageait avec Cath. Elle quitta à regret son casque-récepteur et brancha sa télé-enseignante. Il était grand temps qu'elle travaillât un peu : depuis trois jours, elle séchait régulièrement l'étude que l'école d'Axas lui transmettait à domicile.

Couchée dans l'herbe haute qui garnissait tout un flanc de la colline, Cath regardait Jan monter vers elle.

Un peu lourd, un peu pataud, ce garçon, et un peu bête, aussi, estimait-elle. Mais il rachetait son manque d'originalité par son amour pour elle. Cette passion en faisait un être docile, encombrant parfois, mais fidèle au-delà de toute expression, dans un monde où même l'affection était mesurée. Quand elle parlait de lui, Cath disait souvent :

« Il n'est pas normal. A notre époque, je vous le

demande, peut-on être comme il est? Je le fais marcher comme je veux! »

Mais Cath non plus n'était pas *normale* : c'était une Maniat et, à mille kilomètres à la ronde, les gens savaient ce que cela signifiait. A la seule évocation de ce nom, les voisins hochaient la tête avec commiseration.

« Finalement, se disait la jeune fille, il faudra que je l'épouse, qu'il entre dans notre famille. C'est chez nous qu'est sa vraie place. Sinon, où ira-t-il? Ailleurs, il serait malheureux! »

Et son père approuvait, sans pour autant, toutefois, formuler plus clairement son opinion. Ce mariage ne lui déplaisait pas, au contraire, mais il se refusait à tout commentaire favorable qui eût pu forcer la décision de sa fille.

« Et puis, suggérait Gémine à Cath, tu l'aimes, ce garçon, je pense? Alors? »

A cela, Cath ne répondait jamais tout à fait franchement : elle cherchait encore la réponse.

« Oh! Cath!... »

Essoufflé, Jan parvint à quelques mètres d'elle. Aussitôt, elle bondit sur ses pieds, éclata de rire et entreprit une rapide escalade du sommet de la colline.

« Oh! Cath!... »

L'instant d'avant joyeux, le ton s'était si brusquement mué en déception qu'elle eut presque envie de s'arrêter et de l'attendre. Mais ses scrupules ne durèrent pas; elle se remit à courir de plus belle. Peut-être fuyait-elle, sans le savoir, sa propre tendresse.

Jan regretta d'avoir consenti à la rejoindre si haut sans le secours de son hélico-dorsal. Mais il n'avait pas osé oublier l'exigence de Cath : venir à pied.

« Pas de mécanique, pas de facilité, lui répétait-elle. Autrement, pas de rendez-vous. »

Et elle choisissait de le retrouver à des kilomètres de toute route, de toute habitation. Elle aimait les courses en pleine nature, quand l'herbe haute bat la peau nue des jambes.

« Elle est bien comme tous les Maniat! » ragea le jeune homme, à bout de souffle.

Mais l'amour d'une telle fille valait bien quelques sacrifices.

Cath avait d'abord trouvé ridicule le compagnon de jeux de ses frères. Puis, petit à petit, il avait abandonné Pat et Rob pour se tourner vers elle avec une visible admiration. Par sa constante présence et son affection de tous les instants, et aussi par ce charme indéfinissable qui le distinguait des autres, il s'était imposé. Tout comme les Maniat, précisément. Lorsqu'elle comprit qu'elle était un peu amoureuse de lui, Cath réagit : elle lui imposa sa volonté, le fit marcher — comme elle disait —, sans pour autant lui laisser le moindre espoir.

Dès qu'il arrivait chez elle pour la voir, et bien qu'elle sût qu'il avait grande envie de rester là, assis, dans cette tiède atmosphère qu'il ne trouvait pas chez lui, elle l'emmenait en promenade. Elle entreprenait avec lui de longues randonnées et refusait de s'arrêter, où que ce fût, afin de ne pas lui donner l'occasion de parler de son amour.

Un jour, exaspéré par ce jeu, il l'avait attirée contre lui, fermement, et il l'avait embrassée. A son grand étonnement, elle n'avait pas protesté. Sans doute pensait-elle : « Il était temps qu'il se décidât! » Tout de suite, il lui avait avoué qu'il l'aimait.

« Mais elle? M'aime-t-elle? » se demandait-il une fois de plus en escaladant la colline derrière elle.

Il n'en était pas bien sûr. Certains jours, oui, pleinement convaincu, comme cette fois où elle l'avait serré très fort contre elle : il venait de lui dire qu'elle était la seule qu'il eût jamais embrassée. D'autres jours, non, comme cette autre fois où il l'avait attendue en vain dans un petit bar d'Axas qu'elle avait elle-même choisi pour lieu de rendez-vous. L'établissement était situé au cœur de la cité. Luxueux, perché au quarantième étage d'un immeuble qui ne comportait exclusivement que des magasins et des établissements publics, ce bar don-

nait sur l'une des voies aériennes les plus animées de la ville. Seul et sans but précis, Jan n'aurait jamais osé y pénétrer. Il y était pourtant resté deux bonnes heures, fouillant d'un regard anxieux la foule qui défilait devant lui. Quand il revit la jeune fille, le lendemain, elle prétextait avoir oublié l'adresse.

A mesure que le temps passait, l'incertitude de Jan augmentait. En même temps, un sentiment qu'il identifiait mal perçait en lui : la volonté, obscure encore, de s'imposer. A Cath d'abord, et aux autres.

Néanmoins, il doutait. Aujourd'hui, par exemple, pour quoi le faisait-elle courir ?

Saisi d'une nouvelle ardeur, il se lança à sa poursuite. Il trébucha et s'accrocha aux touffes d'herbe. Il s'aïda des moindres arbustes, crut l'attraper par le bas de sa robe, et la vit s'échapper d'un saut léger, courir encore. Au sommet, enfin, il la rejoignit. De cet étroit plateau, on découvrait, à dix kilomètres de là, la large plaine de l'astrodrome et ses hangars, si longs et si plats qu'ils ressemblaient à des...

« A des quoi ? » s'interrogea-t-il.

Il ne savait jamais ce genre de choses. Cath, toujours.

Elle était retombée dans l'herbe. Etendue sur le dos, les bras en croix, face au ciel, rendue haletante par la course, elle attendait. Jan s'abattit près d'elle. Il l'embrassa.

Il ne se demandait plus à quoi pouvaient ressembler les hangars.

Rob et Pat Maniat illustraient parfaitement la ressemblance miraculeuse qui peut unir des jumeaux.

Hauts de taille, larges d'épaules, ni beaux ni laids, mais l'œil brun et vif, le visage souriant, les fils jumeaux d'Andy Maniat avaient accumulé, au cours de leurs dix-huit années d'existence, une force remarquable.

« Herculéenne ! » disait fièrement Gémine.

Mais, bien entendu, son amour maternel la portait à exagérer la puissance musculaire de ses deux garçons.

Ils travaillaient à une cinquantaine de kilomètres de la maison paternelle, aux ateliers de la C. A. F. (Construction Astronautique Française) (1). Ils faisaient équipe depuis un an, à la chaîne d'assemblage des coques de fusées. Ils avaient toujours fait équipe, que ce fût à l'école ou au centre d'apprentissage.

Chaque matin, du lundi au vendredi, ils se levaient à six heures. Prêts à partir trente minutes plus tard, en quelques secondes, d'un coup d'hélico-dorsal, ils bondissaient jusqu'à la route. Là, l'aérobuse de la C. A. F. les ramassait. A sept heures, ils étaient à leur poste, dans la vaste et bruyante chaîne de montage. Cinq heures à surveiller de monstrueuses machines animées par une force aveugle et précise. A midi, ils étaient libres jusqu'au lendemain.

A leur sortie, avant d'entreprendre quoi que ce soit, ils s'arrêtaient un moment à quelque distance de la route : ils goûtaient intensément le silence qui les entourait, après le vacarme de l'atelier. Certes, au travail, ils portaient le casque protecteur qui les isolait du bruit, ou bien ils se réfugiaient toutes les vingt minutes dans la cabine aménagée au centre du grand hall; mais rien ne valait ces instants de repos qu'ils s'accordaient à la sortie.

Ils allumaient une cigarette. Ils s'asseyaient sur le sol, s'allongeaient parfois, attentifs au bruissement infime qui montait de la terre. Ils regardaient, au-dessus d'eux, le ciel où, quelque part, leur frère Mauc continuait de vivre, loin des siens. Ils échangeaient quelques mots :

« Tu crois que nous le reverrons ? »

— Oui. Un Maniat ne disparaît pas comme cela. Un Maniat, ça laisse des traces ! »

(1) On peut s'étonner qu'à cette époque où, déjà, l'unification de la Terre était réalisée, on employât encore des désignations telles que Français, Allemand ou Anglais. Il est bon de se rappeler qu'en ces temps reculés, chaque pays, devenu province en quelque sorte, demeurait encore profondément attaché à ses origines. L'intégration à l'échelle mondiale ne s'est faite que progressivement.

Puis ils se relevaient. Ils se mettaient en route à la même seconde et du même pas souple et mesuré. Le prodigieux aimant qu'était Axas les attirait irrésistiblement.

Gémine ne se faisait pas à l'idée qu'ils allaient traîner en ville sitôt leur déjeuner avalé.

« S'ils sont si forts, déclarait-elle à tout bout de champ, c'est parce que je les ai nourris sagement. Et quand je pense qu'à midi ils ne prennent que des concentrés!... Mais pourquoi ne rentrent-ils pas? »

Ils rentraient, bien sûr. Ils finissaient toujours par rentrer, mais si tard! Sur la table familiale d'où les autres s'étaient levés depuis longtemps, ils n'en trouvaient pas moins un vrai repas, défi que la mère lançait chaque jour au progrès.

Bref, en dépit des remontrances de Gémine, Pat et Rob, leur travail terminé et leurs pilules avalées, remisaient leurs hélicos à la consigne de la C. A. F. et fondaient en ville.

Cité gigantesque, fourmilière où les mille et un travaux des hercules modernes se signalaient par d'étrincelantes enseignes, Axas était une ville relativement neuve. Bâtie à la limite de ce qui fut autrefois les Flandres et l'Artois, au début du troisième millénaire, au sortir de l'unique et démentielle guerre atomique, elle avait de quoi séduire deux jeunes gens avides de tout voir, de tout connaître. Elle avait également de quoi griser deux des plus jeunes membres d'une famille volontairement attachée à des mœurs anciennes.

« Il ne faut pas les empêcher d'y aller, avait décidé leur père. Ils sont jeunes : ils ont besoin de faire le tour de cette trop belle mécanique. »

— Un jour, ils y resteront protestait sa femme. Tu verras, Andy. C'est dangereux, une ville pareille. »

Elle craignait par-dessus tout de les voir disparaître comme son fils aîné.

« Non, Gémine, n'aie pas peur : ils reviendront, je te dis, répondait invariablement le père. Ils reviendront, une fois ou l'autre. Et tout de bon. »

Lui aussi, autrefois, il s'était soulé de cette agitation folle. Il savait bien que cela finirait. Il n'avait pas élevé des enfants pour en faire des citadins.

Large de dix kilomètres, faite de buildings qui, jamais, n'avaient aussi bien mérité leur nom de gratte-ciel, parcourue en tous sens par de spacieuses artères, par des voies aériennes et souterraines, Axas, ville aux millions de vitrines, retenait les jumeaux des après-midi et des nuits entières. Ils connaissaient à présent la cité dans ses moindres recoins, les quartiers les plus louches et les plus luxueux. Ils avaient flairé jusqu'à la plus minuscule boutique de son immense marché, là où se vendaient les merveilles de ce prestigieux XXVII<sup>e</sup> siècle auquel l'homme, dénicheur d'étoiles, avait donné des dimensions stellaires.

Axas, c'étaient mille jets de béton figés, des milliers de façades dures et nettes, blanches ou grises, dix millions de fenêtres, un lacy de voies fixes ou roulantes. Et une prodigieuse explosion de lumières, quand venait la nuit.

Les monorails fendaient l'air et déchaînaient sur leur passage un grondement sourd. Des terrasses, les aérobuses légers s'élançaient pour suivre le tracé sinueux des bouées volantes. Sous terre, les métros fonçaient dans les gueules noires des tubes. Sur chaque voie fixe, les plexocars filaient, l'un derrière l'autre, emportés par la ronde infernale des moteurs qui jamais ne cessait.

Seul l'hélico-dorsal n'avait pas droit de cité et les jumeaux le regrettaient vivement. Néanmoins, ils se résignaient, pour le plaisir de dominer cette ruche, à utiliser l'aérobuse qui manquait de fantaisie.

Tout cela pour retrouver, au petit matin, en sortant de chez eux, une campagne fraîche, pure, silencieuse.

Ensemble, les deux garçons avaient déambulé dans Axas-la-géante. Ensemble, effarés, ils avaient contemplé cette foule pressée, préoccupée, qui courait à un million de tâches diverses. Aux principaux carrefours, les flots humains se brisaient contre l'étrave des horaires; ils s'éparpillaient, aspirés par les bureaux, les magasins,

pour se reformer un peu plus loin, nourris d'autres gens que poussait le même rythme implacable.

Ensemble aussi, Pat et Rob, au hasard des rencontres, s'étaient battus contre quelques-uns des hommes les plus durs de cette ville sans pitié; parfois contre ceux-là mêmes qui arboraient sur leur corps d'athlète le teint pâle et le visage émacié des pilotes d'astronefs.

Car la bagarre était, si l'on peut dire, une de leurs spécialités. Pleins de cette force vive que le régime alimentaire de Gémine leur procurait quotidiennement, ils allaient dans la vie, le visage pur, sûrs d'eux-mêmes, et ne se laissaient pas marcher sur les pieds.

Mus par un instinct qui tenait du prodige, ils réagissaient à la même seconde. Ils écœuraient les plus farouches de leurs adversaires; ils surprenaient les plus coriaces dès qu'ils se mettaient en branle.

Deux ou trois fois, Gémine les avait vus rentrer : épuisés, meurtris, débraillés, et radieux. Bien entendu, elle s'était affolée.

« Vous prenez donc plaisir à vous battre! s'était-elle écriée.

— Non, maman, avait alors expliqué posément Pat. Nous ne sommes combattifs que pour la bonne cause.

— La nôtre », précisait Rob.

Et leurs deux visages, d'ordinaire identiques mais que la trace des coups différenciait, échangeaient un sourire satisfait.

Souvent, la mère leur faisait promettre de rentrer plus tôt et, comme ils l'adoraient, pendant deux ou trois jours, ils se tenaient tranquilles. Puis ils recommençaient.

Cependant, cet après-midi-là, le 12 juin 2612, ils ne s'attardèrent pas. Le bar *Les Lunes de Mars* ne les vit que cinq minutes, juste le temps de boire un Géhon. Dès qu'il eut vidé son verre, Rob poussa sa monnaie devant le barman et prit son frère par le bras.

« Faut pas se mettre en retard, murmura-t-il. Papa a dit : « A cinq heures. »

Il était juste seize heures. Pour une fois, Gémine

aurait le plaisir de les voir dévorer le repas qu'elle leur préparait chaque jour avec tant de soins.

Cath se releva d'un bond et défroissa sa robe. Le geste était féminin et de pure forme : taillé dans du *télors*, le vêtement ne craignait pas les faux plis, ni les accrocs, ni le feu.

Un détail avait frappé Jan : Gémine et Cath portaient rarement des pantalons. Seul l'hélico-dorsal les y forçait. Elles tournaient la difficulté en l'utilisant le moins possible.

« Au revoir, dit Cath, retenant d'instinct tout autre mot.

— Tu pars déjà? » s'inquiéta le jeune homme.

Ses cheveux roux, mal plantés, lui faisaient une mince crête, et ses nombreuses taches de rousseur le rajeunissaient exagérément.

« Il faut que je rentre, dit-elle. Papa veut voir tout le monde à cinq heures.

— Au sujet de Mauc? »

Elle fit signe que oui.

« Vous avez des nouvelles? reprit-il.

— Non.

— Alors, tu vas t'en aller là-bas?

— Rien n'est décidé encore, mais on ne peut pas rester là à ne rien faire, tandis que Mauc, peut-être... »

Elle n'acheva pas sa pensée. Jan la regarda et se remémora le jeune pilote qu'il avait très peu connu. A la fin, Cath soupira et dit encore :

« Ne crains rien : je te tiendrai au courant. »

Elle se pencha vers lui, toujours assis dans l'herbe, un peu rouge — Cath était belle et ronde et dorée, et, suprême atout, elle avait vingt ans.

Jan fut embrassé sur le nez, vivement, légèrement, comme par un papillon découpé dans du rouge à lèvres. Avant qu'il ait pu ajouter un mot, Cath dévalait déjà le versant de la colline. Il aurait voulu lui dire qu'il

ne pourrait plus, désormais, vivre loin d'elle. Mais les mots ne venaient jamais quand elle était là. Il se murmura seulement qu'il l'aimait de plus en plus, qu'elle l'aimait certainement, elle aussi, mais que rien ne saurait l'empêcher de partir avec sa famille s'ils décidaient tous de s'en aller le soir même.

Un peu triste, il tira de sa poche un mince tube de bois percé de trous.

« Ça s'appelle un pipeau », avait déclaré Ani quand elle avait vu l'instrument.

Elle passait une bonne partie de son temps à dévorer d'anciens livres.

Ce pipeau, Jan l'avait acheté sur le vaste marché d'Axas, à un vieux bonhomme qui tenait boutique d'antiquités. En moins d'un mois, il avait appris à s'en servir habilement, ce qui n'empêchait nullement Pat et Rob de se moquer de lui et de sa musiquette. En revanche, Cath l'écoutait volontiers.

Elle avait déjà rejoint la route et n'entendit pas le petit air fluët qui naissait en tremblant, là-haut, sur la colline.

Dans sa chambre, Ani éteignit l'écran de sa télé-enseignante et mit ainsi fin, pour la journée, à ses leçons. A grandes enjambées, elle dévala l'escalier.

Quand elle fit irruption dans le living-room, presque tout le monde était là. Le vieux Jos, père d'Andy, rentrait; il tenait à la main un bout de carton qu'il retournait dans tous les sens. Il le regardait de si près qu'il buta dans une chaise et s'y assit machinalement, sans interrompre son examen.

« Qu'as-tu inventé, aujourd'hui, grand-père? » demanda Ani.

Dans le ton de sa question, l'insolence et l'admiration se mêlaient étroitement. Le vieux ne se démonta pas. Il regarda la fillette un long moment, l'air sérieux. A la fin, il se mit à rire et répliqua :

« Rien, petite, rien encore. Mais la journée n'est pas finie. »

De taille moyenne, mince et, eu égard à ses soixante-

cinq ans, encore robuste, Jos avait un visage finement ridé et de très belles mains. Avec l'extraordinaire franchise du regard, ces mains retenaient l'attention. Il en usait d'ailleurs abondamment, habillant ses phrases de gestes souples, descriptifs.

Depuis qu'il avait pris sa retraite et qu'il vivait de cette pension que lui versaient les Labo-Axas, le père d'Andy Maniat réalisait le rêve de toute sa vie : bricoler, inventer. Et depuis quinze ans il passait le plus clair de son temps dans son atelier où s'entassait un stock hétéroclite composé de ferraille, de boîtes, de fils de cuivre, et d'un bon nombre d'objets à la destination moins précise.

Quant à inventer!...

Si, tout de même, cela lui arrivait de temps en temps. Il mettait au point des améliorations qui demeuraient au stade de l'expérimentation, dans les limites de la maison et du jardin. Si elle y avait consenti, Gémine aurait été la première bénéficiaire des trouvailles de son beau-père. Pour elle, qu'il avait toujours profondément admirée, il imaginait des aménagements pour la cuisine — Gémine ne passait-elle pas toutes ses journées dans sa cuisine? — et ces aménagements révélaient son génie du bricolage.

« Ah! père! disait immanquablement Gémine, n'inventez plus rien pour moi : tout est très bien ainsi. Si je voulais gagner du temps, je ferais venir de la ville quelques-uns de ces appareils qu'on voit dans les autres maisons. Comme chez les Réchin, par exemple. Des appareils qui font tout à votre place.

— Oui, Gémine, oui, je sais, rétorquait le vieux. Mais ce truc-ci sera mieux encore. Crois-moi. Et si tu me laisses faire l'installation, je te promets que tu n'auras qu'à pousser un bouton ou un autre. Ou même, tiens, si tu veux, commander de ta chambre. Tout se fera sans que tu aies besoin d'y mettre la main. Hein?... Tu te rends compte?

— Je n'aurai rien à faire?

— Rien du tout. Juré!

— Où sera le plaisir, alors, père? » objectait la grosse femme.

Jos avait fini par y renoncer. Il se cantonnait maintenant dans les grandes recherches, comme il les nommait. Il passait des nuits entières dans son atelier, au fond du jardin.

« Un jour, il fera tout sauter! » proclamait joyeusement Ani.

Cette idée l'amusait beaucoup : son grand-père sortirait indemne de l'aventure, bien entendu, mais quelques pans de murs retomberaient peut-être sur la maison de Mone Réchin....

Le vieux Jos savait qu'une seule invention aurait pu combler de joie sa bru. Elle s'en était ouverte à lui, un soir, alors qu'il lui proposait un tapis-brosse inusable et aspirant.

« Une machine, avait-elle expliqué, une machine qui me dirait où est Mauc en ce moment, et ce qu'il fait. Et même, cette machine, si elle pouvait me le montrer, mon Mauc!... »

Mais Jos n'était qu'un inventeur, pas un sorcier.

A cinq heures de l'après-midi, donc, tout le monde était rassemblé. Gémine, pour un temps, avait délaissé ses fourneaux. Pour lutter contre cette inaction qui lui pesait, elle époussetait ses meubles qui n'en avaient nul besoin.

Pour quelqu'un qui n'eût pas connu les Maniat, le style de la pièce eût semblé désuet. Andy avait beau dire que le bois était rare, sa femme et lui en avaient fait l'horizon immédiat de la famille : table, bahut, chaises. Même les murs en étaient recouverts. Dans sa jeunesse, Jos avait remplacé les dalles de plastique souple qui recouvraient le sol contre un bon parquet ciré et luisant, amical.

Mais ce qu'aucun Maniat n'avouait, c'était combien ces aménagements avaient coûté de sacrifices.

La maison, du reste, tranchait sur ses voisines. Construite loin de la route, tout en largeur, elle ne comportait qu'un étage et des combles mansardés. Plan-

tée au milieu de son jardin, elle avait un air vieillot et solide à la fois. Aucune comparaison avec ces demeures éternellement neuves, plastifiées, baroques, qui bordaient la route lisse et brillante.

Trois générations de Maniat l'avaient édifiée, et Andy veillait à la garder intacte. Il repeignait seulement les volets et les portes de temps en temps.

Ces jours-là, il se trouvait toujours un voisin pour passer et lui lancer, de la barrière :

« Ho! Maniat! Pourquoi faites-vous cela vous-même? C'est temps perdu : il existe des spécialistes, à Axas.

— J'ai congé, aujourd'hui, répondait invariablement Andy. Et puis, j'avais besoin d'un peu d'exercice. »

Pendant qu'elle attendait Andy, Gémine pensa que peut-être il lui faudrait quitter cette maison et ses meubles et son jardin. Tout dépendrait de la négociation que son mari aurait menée à l'astroport.

« Tout dépendra du prix, murmura-t-elle.

— Ça va marcher, lança Cath qui sentait qu'il fallait rassurer sa mère.

— Mais oui, renchérit Pat. Papa aura sûrement trouvé le moyen d'arranger l'affaire. On peut lui faire confiance.

— Et tu n'auras plus de bile à te faire, maman, enchaîna Rob. Mauc, c'est comme s'il était déjà ici, avec nous.

— Et alors, il pourra voir comme j'ai grandi », dit Ani.

Elle traversa la pièce sur la pointe des pieds, comme une danseuse.

Le vrombissement léger d'un hélico-dorsal leur fit dresser l'oreille. Quelqu'un atterrissait dans le jardin. Bientôt, la porte s'ouvrit et le père fit son entrée.

Autant Gémine était corpulente, autant Andy était mince et sec. Et si sa femme laissait paraître sur son visage ses moindres sentiments, lui, au contraire, masquait les siens sous des traits impassibles. Au reste, avare de paroles, il ne disait jamais que l'essentiel.

Une muette interrogation l'accueillit. Tous les regards

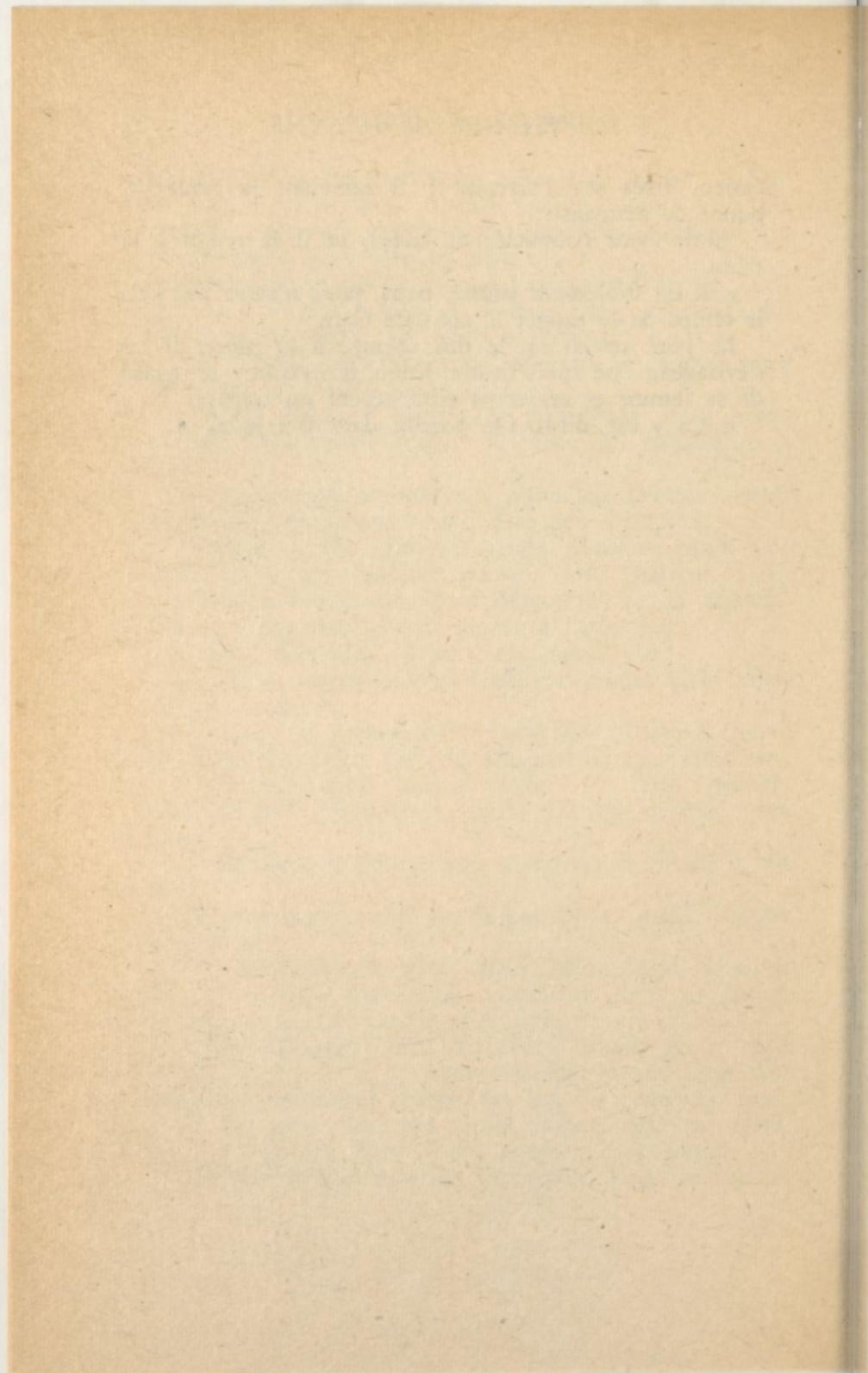
étaient fixés sur l'arrivant : il ramenait la nouvelle, bonne ou mauvaise.

Andy avait débouclé son hélico et il le tenait à la main.

« Il est drôlement pressé, papa, pour n'avoir pas pris le temps de le ranger », constata Cath.

Le père restait là, le dos appuyé à la porte. Il les dévisageait l'un après l'autre. Enfin, il rencontra le regard de sa femme et ses traits esquissèrent un sourire.

« Ça y est, dit-il. On partira dans dix jours. »



## II

**L**A CERTITUDE du départ fut accueillie par les Maniat, jeunes et vieux, avec une joie unanime; mais le délai de dix jours provoqua des réactions diverses.

Les jumeaux furent les plus prompts, comme d'habitude, et annoncèrent, avec un ensemble qui tenait du chœur parlé :

« On a juste le temps de prévenir la direction de la C. A. F.

— Tâchez d'être libres avant le jour du départ, dit Andy. Il va y avoir du travail pour vous. »

Ani battit des mains. Jos émit un grognement qui voulait être une approbation.

« Nous serons le 22 juin, déclara Cath. Le premier jour de l'été. »

Elle pensait aux longues promenades avec Jan, Jan qu'il faudrait bientôt quitter. Pour combien de temps?

« Et toi? lui demanda le père. Ton travail?

— La question ne se pose pas : je ne devais reprendre mes cours chez Hort qu'au début de septembre. »

Cath voulait devenir laborantine. Quand elle avait pris cette décision, l'année précédente, ses frères, pour la faire enrager, lui avaient fabriqué et offert pompeusement de monstrueuses lunettes.

« En tout cas, avait-elle lancé aux garçons, ce sera moins bête que d'assembler des fusées dans lesquelles vous ne monterez jamais! »

## LE RAYON FANTASTIQUE

**S**UR Alpha III circulent d'incertaines rumeurs de l'existence inquiétante de Trol, citadelle mystérieuse d'une redoutable organisation secrète. Pour leur avoir prêté une oreille trop attentive, Mauc, un jeune pilote d'astronaf a disparu....

C'est de cette planète lointaine que vient le métal universel, base de toute la civilisation interplanétaire. Qui se rendrait maître d'Alpha III, s'assurerait la domination du prodigieux empire que l'humanité s'est taillé dans les étoiles!

En face des vertigineuses ambitions qui se terrent dans les profondeurs monstrueuses de Trol, que pèse le sort, la vie ou la mort de Mauc?

IMPRIMÉ EN FRANCE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01016297 4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

